

Michel Banniard

Professeur à l'Université

de Toulouse-II

Colloque de Paris-I :

Les historiens et le latin médiéval

Communication :

Le latin mérovingien, état de la question

1. Thèse et nouvelle chronologie
2. Réception et discussions
3. Remarques sur les résistances
4. Propositions scientifiques et pédagogiques
5. Abréviations
6. Références

1. THESE ET NOUVELLE CHRONOLOGIE

A] La dénomination *latin mérovingien* désigne le latin parlé et écrit en Gaule du V^e au VIII^e siècle. Pour être respectueux de la réalité historique, il conviendrait de distinguer entre un latin "mérovingien" *stricto sensu* limité à la moitié nord de la Gaule et un latin, disons "gothique", s'étendant sur la moitié Sud. En effet ces deux latinités ont un destin différent au niveau de l'oralité puisqu'à terme il en naîtra la langue d'oïl sur l'espace mérovingien et la langue d'oc sur l'espace gothique. Les travaux de linguistique diachronique impliquent effectivement que la différenciation Nord/ Sud s'installe dans cette période. Par commodité toutefois, je garderai dans le cadre de cet exposé l'acception dans son sens chronologique général sans distinction géographique.

Cette dernière devrait être croisée avec une autre qui concerne le statut de ce latin par rapport à l'histoire culturelle et langagière générale. En effet, au début de la période, la langue parlée communément est latine (le latin est une langue vivante) ; à la fin, elle est devenue romane (le latin est alors une langue morte, quoique non disparue, puisqu'il s'est auto-transformé en une langue neuve). Vers l'amont chronologique, on est du côté de la latinité antique ; vers l'aval, du côté de la latinité médiévale. En ce sens l'ambiguïté linguistique du latin mérovingien

correspond à l'ambivalence de la période, temps de transition entre deux civilisations. On le voit, le renouveau des études en linguistique diachronique est étroitement lié à celui des études en histoire, tant de l'Antiquité Tardive que du très haut Moyen Age.

B] La linguistique diachronique s'est pourvue depuis une trentaine d'années de nouveaux outils de recherche qui ont été placés au service d'une discipline innovante, forgée depuis les années 70, la sociolinguistique rétrospective. Instaurée et installée au niveau européen, cette discipline a permis de surmonter les contradictions inhérentes à des approches dispersées en raison de l'éloignement des points de vue adoptés par les philologues romanistes, par les philologues latinistes concentrés sur le latin classique, par les philologues latinistes aventurés sur les terres du latin tardif, etc.... Elle a abouti à une révision profonde de la chronologie du passage du latin aux langues romanes et, par voie de conséquence, à un recadrage complet du statut culturel du latin en ces siècles de transition. Je renvoie pour le détail de ce progrès à la bibliographie principale référencée [BANNIARD, 1989, 1992 ; RICHTER, 1976, 1983 ; UYTFANGHE, 1976, 1991 ; WRIGHT, 1982, 1991] pour laisser place à un état rapide des lieux de notre connaissance actuelle.

La thèse principale en est qu'il n'y a de discontinuité langagière ni diastratique (d'une classe culturelle à l'autre) ni diatopique (d'une région à l'autre), ni chronologique (avant/ après) de la parole avant le VIII^e siècle. En d'autres termes la langue écrite traditionnelle (sous ses diverses formes, des diplômes aux *Vitae*) et la langue parlée commune (le latin des illettrés, *{latina/ romana} lingua rustica*) demeurent en rapport fonctionnel jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne. Une des preuves de cette continuité sociale, spatiale et temporelle est procurée par la sociolinguistique rétrospective qui a établi le bon fonctionnement de la communication verticale, sa dégradation ne devenant sensible que vers le milieu du VIII^e siècle, avant la crise carolingienne.

C] Le schéma suivant résume les résultats de ces enquêtes. Le *sermo politus* y désigne un "niveau de langue soutenu", destiné à la communication restreinte (*HL*); le *sermo rusticus* un "niveau de langue moins tendu", destiné à la communication générale (*LL*). Les thèmes font référence aux sujets développés dans la prédication et la lecture des Vies de saints lors des lectures à haute voix faites à l'intention des *illitterati* pendant la liturgie et/ ou pendant les fêtes locales. Ils peuvent être répétitifs (tradition, clichés) ou neufs (changement de point de vue, nouvelles questions, autre manière de dire l'enseignement).

Situation de la CV aux VI^e/VII^e siècles

Langage	Thèmes anciens	Thèmes neufs
<i>Sermo politus</i>	Comp. Correcte	Comp. Médiocre
<i>Sermo rusticus</i>	Comp. Complète	Comp. Correcte

Situation de la CV au VIII^e siècle

Langage	Thèmes anciens	Thèmes neufs
<i>Sermo politus</i>	Comp. Médiocre	Comp. Faible
<i>Sermo rusticus</i>	" Normale	" Médiocre

Situation de la CV au IX^e siècle

Langage	Thèmes anciens	Thèmes neufs
<i>Romana lingua polita</i>	Comp. Faible	Comp. Nulle
<i>Romana lingua rustica</i>	" Normale	" Moyenne

La désignation *romana lingua polita*, équivalent carolingien de *sermo politus*, se réfère "au latin des lettrés"; celle *romana lingua rustica* au "latin des illettrés".

D] Cette révision de la chronologie établie à partir d'enquêtes sur la communication latine générale a, par effet rétroactif, conduit les chercheurs à établir clairement des principes qui doivent rendre compte de cette révision dans le cadre de la linguistique diachronique. Ils sont cinq, que je résume :

1] Ne pas s'appuyer, pour expliquer le changement, sur l'opposition apparemment commode, mais en fait illusoire bon latin/ mauvais latin : ni le français ni aucune langue romane ne sont le produit d'un désastre langagier. Toute évolution langagière ne signifie pas obligatoirement décadence, ni prédominance de la "barbarie".

2] Se référer au contraire à la notion de parole, de locuteur, de création, de dynamique interne (le latin est une langue variée et évolutive dès le moment même où il affleure à l'histoire grâce aux premiers monuments vers - 300). Il faut en ce sens se garder de confondre la fragilité de la culture écrite qui produit des formes graphiques éloignées de l'orthographe traditionnelle avec une supposée déshérence de la langue parlée.

3] Refuser en conséquence la distinction arbitraire complexe/ simple pour rendre compte des modifications surgies dans la parole. Par exemple, on lit dans les manuels que le système prépositionnel serait plus simple que le système casuel, ce qui est un pur préjugé culturel stipulant qu'une langue purement orale, donc "populaire", ne saurait qu'être élémentaire (qui a pourtant "inventé" le latin ?).

4] Considérer que les lieux d'évolution les plus actifs se trouvent non à la campagne, conservatrice, mais dans les centres urbains et dans les zones de groupements où se déploient les échanges les plus intenses.

5] S'appuyer sur le fait que les six niveaux (phonologie, morphologie, syntaxe, lexique, phrasé) correspondant à une frontière diachronique de langue n'évoluent pas en bloc : ils sont corrélés, mais peuvent être assez distants les uns des autres sur l'axe du temps. Ceci vient à l'encontre des principes (souvent implicites) que suivent les diachroniciens romanistes ou latinistes qui ont tendance à fonder leurs chronologies globales sur le seul niveau articulatoire, voire orthographique.

Ces principes entraînent la caducité de la terminologie traditionnelle qui non seulement oppose le latin littéraire au latin dit vulgaire, mais en plus les érige au rang de deux langues différentes.

D] Dans ces conditions, le latin mérovingien s'inscrit dans une chronologie globale du latin considéré du point de vue de la parole vive (non le latin dit vulgaire, mais le latin parlé). Pour désigner l'ensemble de cette latinité orale sous toutes ses formes, on propose le terme de latinophonie. A l'exemple du lexème francophonie entré dans l'usage, il désigne à la fois l'unité et la variété de la parole latine en faisant l'économie de la distinction commode mais fallacieuse latin littéraire/ latin vulgaire [REICHENKRON, 1965]. C'est tout le latin qui change au cours des siècles sous l'impulsion des sujets parlants selon une chronologie large dont les étapes principales sont présentées dans le schéma suivant :

1] - II^e s. à + II^e s. : Latinophonie 1

Conquête de la *Romania* et latinisation complète à partir du Latin Parlé d'époque Classique (LPC) sous forme diversifiée et dialectalisée : effet de la diversité sociale et chronologique des canaux d'irrigation latinophone, des réactions de substrats, des interréactions locales/ régionales/ politiques, militaires, etc... Ces particularités ne sont pas figées en particularismes (flottements de type probabiliste).

2] + III^e s. à + V^e s. : Latinophonie 2

Unification de la latinophonie sous l'effet de la diffusion du christianisme

dans le cadre de l'Empire. Existence d'un **monolinguisme complexe** [WRIGHT, 1993] latinophone, le Latin Parlé Tardif de phase 1 (LPT1) dans lequel s'accomplit une première série de transformations qui modifient le diasystème du LPC.

3] + VI^e à + VII^e s. : Latinophonie 3

La situation de **monolinguisme complexe** demeure aux époques mérovingienne, wisigothique et lombarde (voire byzantine en Afrique). Mais le diasystème du Latin Parlé se modifie de nouveau ; la langue parvient à un nouveau stade, le Latin Parlé Tardif de phase 2. A la fin de la période (seconde moitié du VII^e s. / première, moitié du VIII^e), l'évolution s'accélère.

4] VIII^e siècle : Protoroman (Romanophonie 1)

La parole collective sort du diasystème latin et s'organise en un diasystème différent, le roman archaïque ou protoroman. La communication verticale latin tardif/ auditeurs illettrés se brouille. A la fin du VIII^e siècle, le monolinguisme complexe mérovingien (latin écrit / latin oral) a cédé la place à la **diglossie** carolingienne (latin / protofrançais).

Cet état des connaissances a été complété par une série de travaux sur le

statut linguistique du latin écrit mérovingien (mais aussi des autres latins de la latinophonie altimédiévale), associés à des modélisations qui s'efforcent de rendre compte de la manière dont peuvent être décrits les procès du changement langagier génération par génération. Leur présentation, très technique, étant disponible ailleurs [HERMAN, 1998], je préfère considérer à présent la réception de ces résultats par les chercheurs de différentes disciplines, et ouvrir quelques débats sur les raisons des résistances qui se manifestent çà et là.

2. RECEPTION ET DISCUSSIONS

A] La réception a été assez largement favorable en premier lieu chez les historiens médiévistes, les récentes publications d'ouvrages et de manuels prenant en compte à des degrés divers les conclusions énoncées ci-dessus [BÜHRER-THIERRY, 1999 ; HEINZELMANN, 1994 ; MERDRIGNAC/ MARTIN, 1999 ; MCKITTERICK, 1989, 1999 ; LEBECQ, 1990 ; LE JAN, 1996 ; SOT, 1997 ; WOOD, 1999].

B] Quant au "club" européen, fondateur de la discipline, il poursuit des discussions internes, tout en étant d'accord sur les grandes lignes : [BANNIARD, 1993, 1995, 1997 ; RICHTER, 1994 ; VAN UYTFANGHE, 1994, 1996, 1998 ; WRIGHT, 1995, 1997, 1998].

A titre d'exemple de divergences mineures, apparentes ou réelles, j'indiquerai quelques débats entre R. Wright et moi-même. Au niveau terminologique existe un désaccord apparent, R. Wright parlant de "roman précoce/ protoroman [*early romance*]" là où je dis "latin parlé tardif". Mais à ces deux dénominations correspond une seule conception linguistique, celle de parole latinophone (*late latin is early romance*, affirme - à juste titre - R. Wright)

; la langue écrite et la langue parlée appartiennent au même ensemble langagier (refus de la distinction radicale imaginée par les philologues du siècle dernier). En revanche, les discussions sont réelles sur la prononciation du latin mérovingien : l'un ne croit pas à l'existence de niveaux de correction orale (R. Wright), alors que l'autre pense discerner des traces d'orthoépie ; d'autre part le débat reste ouvert sur la nature de la restauration alcuinienne du latin : l'un y voit avant tout un effort de prononciation normalisée (R. Wright), l'autre, pense que cette normalisation (*emendatio*), si elle engendrait effectivement une nouvelle oralité, devait cela surtout à la restauration d'une partie de la morphologie classique.

Un autre sujet de débat réside dans la périodisation post-carolingienne. R. Wright refuse d'établir une frontière langagière nette au IX^e siècle en Espagne mozarabe, et soutient que la langue parlée courante et la langue écrite traditionnelle n'ont pas encore rompu leurs liens, alors que j'ai soutenu le contraire de mon côté. Il est vrai que des bémols réciproques permettront sans doute de rapprocher ces points de vue. De toutes façons, ces divergences n'engagent pas l'amont ni wisigothique ni mérovingien, le *consensus* étant là complet.

Reste une question qui, elle aussi, déborde un peu le cadre chronologique mérovingien, celui de la prise de conscience d'une différence de nature entre la langue savante et la langue commune. Les uns (dont moi-même) pensent que la prise de conscience d'une différence majeure a précédé (et induit) les tentatives d'élaboration d'une graphie plus proche de la langue vivante (une *scripta*) ; R. Wright soutient (avec de bons arguments) que c'est le désir de consacrer les individualités régionales (les royaumes) par une graphie localiste qui a entraîné la prise de conscience de cette différence. De plus, R. Wright soutient que la *scripta* romane et l'orthographe latine fonctionnent jusqu'après l'an mil comme codes alternatifs d'une même langue. Je n'insiste pas sur ce débat qui nous éloigne des siècles "génétiques" mérovingiens.

C] La réception par une partie importante des latinistes et des romanistes a été dans l'ensemble positive, avec des degrés d'adhésion divers.

Quant les latinistes patristiciens ont bien voulu s'intéresser la question de la communication, ils ont en effet adopté ces thèses : FONTAINE, 1992, 1993 ; DIAZ Y DIAZ, 1992, 1998. Je n'insiste pas ici car ces données concerneraient plutôt l'Antiquité Tardive. Les latinistes médiévistes s'y sont également référés [CAZAL, 1998 ; GARCIA, 1995 ; GONZALEZ MUÑOZ, 1996].

Certains romanistes et linguistes diachroniciens ont également fait une large place à cette chronologie [LÜDTKE, 1995 ; STEFENELLI, 1998 ; CHAMBON, 1997, 1998a, 1998 b ; HERMAN, 1992, 1995]. Ce dernier auteur, qui a été un des pionniers des études de ce type a adopté dans ses dernières publications une position ambiguë sur laquelle je ferai brièvement le point parce qu'elle a valeur exemplaire de la difficulté que peuvent éprouver des chercheurs de l'ancienne école à assumer la totalité de la révision mentale que supposent ces nouveautés [HERMAN, 1996, 1998]. J. Herman émet en effet des réserves de principe sur la sociolinguistique rétrospective (qu'il a pourtant contribué à lancer) tout en y recourant en définitive largement au point de confirmer de son côté le maintien de la CV latinophone en Gaule mérovingienne jusqu'au milieu du VIII^e siècle. Cela est sans doute l'essentiel, malgré ses efforts pour faire remonter au VI^e siècle la frontière langagière, adoptant là une solution étrange de compromis entre l'ancienne et la nouvelle chronologie [BANNIARD, 1999].

D] Les véritables résistances à celle-ci (associées au refus de placer le latin mérovingien dans la continuité de la latinité vivante) sont apparues de diverses manières.

Du côté d'abord des spécialistes de l'ancien français en France, dans la

mesure où certains ont fait un effort d'information, ils ont accepté la thèse que la CV latinophone se maintient aux VI^e/VIII^e siècles [PERRET, 1998].

En revanche, la majorité des manuels et traités répandus à profusion sur le marché des concours continue de reproduire imperturbablement les chronologies et les concepts élaborés au siècle dernier, même s'ils ont été retouchés au milieu de ce siècle-ci [DE LA CHAUSSEE, 1977 ; JOLY, 1995 ; LABORDERIE, 1994 ; ZINK, 1986]. Dans ce cas, les travaux conduits en sociolinguistique rétrospective ont été tout simplement ignorés.

Ce n'est pas le cas d'une partie de l'école italienne qui s'y est récemment intéressée pour en faire une critique détaillée en s'efforçant de retourner aux concepts et aux chronologies traditionnelles. L'étude de ces résistances est instructive, tant pour le fond cognitif que pour l'accompagnement mental qui s'y laisse déceler. Je terminerai donc en regardant ceci d'un peu plus près.

3. REMARQUES SUR LES RESISTANCES

Ces remarques sur les résistances au nouveau statut, mental, culturel et langagier qu'a conféré au latin mérovingien la sociolinguistique diachronique moderne concernent à la fois le domaine de la recherche et celui de l'enseignement. Elles comportent des aspects purement techniques relevant de la linguistique diachronique dont je réserve le détail à d'autres contributions. Il y apparaît aussi des aspects qui s'apparentent plus directement aux disciplines historiques (au sens large), sur lesquelles j'insisterai.

Mais auparavant, il est indispensable de prendre en considération, si brièvement que ce soit, certains des facteurs externes de ces résistances. Il sont au moins trois, institutionnels, disciplinaires et mentaux. Le premier met en jeu l'inertie naturelle des institutions : les compétences acquises dans un domaine particulier comme l'ancien français ont créé une tradition répétée systématiquement de générations en générations universitaires selon un mode de reproduction qui a installé un confort dont il est difficile de se départir. Le second facteur implique les conflits disciplinaires, parfois surdéterminés par des oppositions territoriales. Ainsi la séparation méthodologique entre la linguistique latine (elle même scindée en "classique" et "postclassique") et la linguistique

romane (en fait elle même assez fortement partagée entre la dialectologie en synchronie et la linguistique historique en diachronie) réapparaît régulièrement. Les efforts soutenus pour passer outre cette séparation, parfaitement arbitraire dans la période concernée, au même titre que la séparation Antiquité/ Moyen-Age pour les siècles équivalents en Histoire, conduisent ainsi à des conflits, limités, mais significatifs. Un versant complémentaire de cette séparation disciplinaire concerne une sorte de répartition géographique des rôles, une école du Sud de l'Europe (italienne) s'opposant, dans la plus pure tradition du *risorgimento* aux propositions d'une école du Nord (Angleterre/ France/ Allemagne). Se manifestent enfin, plus difficiles à détecter, des résistances mentales arc-boutées sur des défenses psychologiques. Les reconstructions neuves en diachronie mettent en cause des représentations implicites en synchronie qui bloquent l'acceptation : les débats qui agitent les historiens médiévistes contemporains autour de la notion de "mutation/ révolution féodale" en sont une excellente illustration. Je n'insisterai pas.

Ces facteurs externes jouent de manière parfois prégnante dans l'adoption de raisons spécifiques aux disciplines dont la résistance s'appuie alors sur des facteurs internes qui méritent d'être jaugés *in situ*. L'exemple le plus éclairant nous vient d'Italie [ZAMBONI, 1998b] : les datations et la nouvelle chronologie

sont mises en cause d'une manière parfois ambiguë, mais suffisamment nettes pour que je m'en serve comme base de référence négative. Si l'on fait en effet litière des détails, l'auteur de la communication considérée propose un retour aux datations traditionnelles chez les romanistes, le divorce entre la langue savante (latine) et la langue commune (romane) étant accompli au plus tard dans le courant du VI^e siècle, voire dès le V^e, même en Italie.

Cette résistance est associée à des prises de position cognitives pour le moins surprenantes. A longueur d'article, l'auteur fait un retour marqué au catastrophisme historique, les IV^e, V^e et VI^e siècles étant dépeints des couleurs les plus noires sous l'égide en particulier des travaux du premier XX^e siècle, lui-même toujours largement tributaire des conflits nationalistes du XIX^e (romanité/ civilisation françaises vs. germanité/ barbarie "prussiennes") : en reprenant les thèses de F. Lot, c'est, de nouveau *Apocalypse now* [ZAMBONI, 1998b, p. 651, note 48] ! Tout le travail accompli dans le second XX^e siècle pour corriger cette présentation et adopter un point de vue non pas plus optimiste, mais plus raisonnable de cette période est écarté ou ignoré. Or ces recherches modernes ont profondément renouvelé la vision historique des années 300-700 : du point de vue culturel, en particulier, on soulignera qu'il est désormais impossible de confondre étiage (réel) et néant (imaginaire) culturels aux VI^e-VII^e siècles.

Dans le domaine non plus des choix, mais des manques cognitifs, je relève une absence patente d'intérêt pour la latinité tardive : la littérature chrétienne n'est pas prise en compte ; les nouvelles histoires de la littérature latine sont également laissées de côté. Toute une part importante de ce tissu langagier et culturel qui a joué un rôle "interactif" (comme on dirait aujourd'hui) majeur dans l'évolution langagière commune est effacée. De ce fait, la dynamique interne de la latinité disparaît au profit de facteurs évolutifs externes qui ne peuvent être à ce compte que des signaux négatifs, dans la tradition directe de F. Lot [ZAMBONI, 1998b, p. 646, p. 649-650].

Simultanément, et sur le même plan, ces tenants d'une romanistique "conservatrice" accordent peu d'attention aux apports remarquables de la sociolinguistique moderne qui ont enrichi la linguistique générale de matériaux, de concepts et de modèles permettant un renouvellement en profondeur de la linguistique diachronique, considérée des points de vue complémentaires de la variation et du changement [LABOV, 1976, 1978 ; TRUDGILL, 1991]. Les champs d'observation retenus sont de ce fait, au regard de ces ouvertures, singulièrement étriqués : on se borne aux dialectes locaux romans, dont d'ailleurs la lecture et l'interprétation dépendent de modèles eux mêmes archaïques.

Je prendrai quelques exemples éclairants de cet appauvrissement cognitif. Une fois de plus, le passage du latin aux langues romanes est considéré, lui aussi, en termes d'"apocalypse langagière". La métamorphose est en effet placée sous le triple signe de la simplification (on emploie des prépositions parce que c'est plus "facile"), de la perte (on perd la voix passive synthétique, on perd le déponent), et de la désorganisation (spécialement graphique, confondue alors avec l'oralité) [ZAMBONI, 1998b, p. 639, p. 663-664, p. 675 et *passim*]. La catastrophe langagière était, à ce compte, aussi inéluctable que la catastrophe historique ; il suffit de tirer les conséquences logiques de ces présupposés pour comprendre ce qui est en jeu au niveau mental : le latin ne pouvait être correctement parlé que sous un Empire à son apogée... On n'est pas surpris à ce compte de découvrir sous la plume d'un linguiste des références au "latin canonique", immuable étalon d'après lequel se mesure la dégradation, elle-même tout aussi nécessaire [ZAMBONI, 1998b, p. 671, p. 679]. En fait, un compte-rendu critique de ces points de vue exige un effort de distanciation, parce qu'un nombre important des arguments qui sont avancés sous la bannière de la linguistique (ou de la philologie) relèvent, en fait du domaine idéologique.

Tous les travaux de linguistique moderne ont confirmé que le langage est

une création complexe de la collectivité humaine dont une partie relève peut-être de structures innées, et que la richesse de la parole déborde très largement les règles des grammairiens [CHOMSKY, 1986 ; PINKER, 1998]. On ne voit vraiment pas pourquoi la genèse des langues romanes (comme du latin d'ailleurs) ferait exception à cette règle générale. L'hypothèse, parfois avancée par certains romanistes, et reprise (avec des réserves) par l'auteur [ZAMBONI, 1998b, p. 644, n. 43] que les langues romanes seraient issues d'une créolisation du latin requiert pour être validée qu'aient été remplies des conditions sociolinguistiques particulières. En particulier la créolisation suppose une première étape préalable que l'on nomme pidginisation. Or l'avènement de celle-ci requiert que les locuteurs se soient trouvés en état de grande détresse langagière (comme les esclaves qui venus d'ethnies différentes au XIX^e siècle, se trouvaient plongés brusquement murés dans l'incommunicabilité provoquée par des différences langagières irréductibles). La réalité de cette détresse au temps de la latinisation est tout sauf prouvée. Au contraire de ces fragiles hypothèses, je crois que décrire l'évolution naturelle de la latinophonie, d'après des principes cognitifs généraux mettant en jeu la dynamique interne de la parole latine relève d'une vision plutôt optimiste de l'histoire des langues romanes d'Europe. Ce n'est donc pas sans surprise que je vois certaines des conclusions de ma thèse imputées à mon "pessimisme (sic !)" [ZAMBONI, 1998b, p. 661] parce que je ne crois pas que la

lingua mixta parlée en Espagne wisigothique soit une entité autonome par rapport au latin. Laissant le caractère étrange de cette intrusion moralisante dans une discussion scientifique, je saisis l'occasion de mettre en lumière ce que j'ai appelé les facteurs mentaux de la résistance. L'auteur se représente en effet la latinité comme une prison interdisant à la parole spontanée de vivre sa propre vie. Fort logiquement, il pense également que la vraie langue vivante (romane) est refoulée et cachée sous la cuirasse de la langue morte (le latin, même "mauvais"). Ce qui était à prouver devient un argument.

Reste la question majeure du fonctionnement du latin parlé comme langue de communication verticale. Les travaux de sociolinguistique rétrospective ont établi si solidement son efficacité jusqu'à la deuxième moitié du VIII^e siècle en Gaule du Nord et plus tard ailleurs en *Romania* que l'auteur - comme d'autres [HERMAN, 1996] - est contraint d'accepter cette chronologie. Comme elle contredit radicalement les thèses qu'il reprend, il détache en deux formules les deux versants de cette enquête. La "sociolinguistique diachronique" une fois arbitrairement séparée de la "linguistique diachronique", ce clivage permet à l'auteur de récupérer les datations traditionnelles et le cortège de certitudes et de préjugés qui leur fait escorte [ZAMBONI, 1998b, p. 663]. Ce retour aux préjugés conduit l'auteur à diverses déformations dans ses références. A Ravenne, vers

600, il n'y a aucune indication d'un problème de langue ou de style, mais uniquement de contenu dans l'enseignement dispensé par Marinien [ZAMBONI, 1998b, p. 669]. En Espagne, au VII^e s., les ardoises couvertes de graffiti ont surtout confirmé la latinité de la langue parlée [DIAZ Y DIAZ, 1998 ; HERMAN, 1995], alors que l'auteur insiste sur leur romanité, éventuellement masquée [ZAMBONI, 1998b, p. 657-658]. Toutes ces difficultés proviennent en fait du refus d'admettre que la latinophonie a évolué par couches chronologiques successives, et de l'obstination à découvrir à tout prix une strate romane apparue d'un coup sous ou dans les ruines de la strate latine. Historiciser réellement la genèse menant de la latinophonie à la romanophonie est la clef du problème.

Pousser plus loin mon analyse requerrait d'entrer dans le passionnant mais buissonneux problèmes des causes, des temps et des effets des changements langagiers à la lumière de la linguistique vraiment générale. Je me bornerai à souligner que les résistances et les replis dont je viens d'esquisser quelques traits trouvent leur origine dans l'échec d'une véritable réflexion sur la modélisation de l'évolution langagière.

4. PROPOSITIONS SCIENTIFIQUES ET PEDAGOGIQUES

1. Les thèses et la nouvelle chronologie proposées depuis une trentaine d'années par un groupe de chercheurs européens peuvent être désormais considérées comme solidement établies, au point d'offrir une ligne de référence pour les chercheurs en histoire tant de l'Antiquité Tardive que du très haut Moyen Age.

On n'a pas fini d'exploiter ce filon en histoire de la culture et des mentalités voire en anthropologie diachronique. La question "qui participe à quoi à l'époque mérovingienne" peut être traitée au cas par cas avec précision.

2. Il est nécessaire de procéder à des analyses *in situ* des productions écrites pour déchiffrer les degrés de recevabilité de cette latinité mérovingienne par des destinataires appartenant à une latinophonie occupée à inventer la romanophonie.

Les progrès en la matière ne peuvent se faire que par un décroisement des disciplines, car chacune d'elles ne peut aborder de manière constructive et claire l'écheveau de questions que pose de cette période point de vue linguistique.

3. Ce souhait n'est pas sans propositions de prises de risques dans l'enseignement du latin. En effet, la saisie dans la réalité vive d'une parole dont la transformation s'étend sur un millénaire demande d'énergiques remises en question. Du côté du latin dit classique, il serait opportun de renoncer au mythe du "bon latin" : enseigner le latin de la République et du Haut Empire dans sa variabilité réelle (chez tous les auteurs littéraires, sans distinction arbitraire, de Tite-Live à Sénèque en passant par Catulle et Virgile) ouvrirait la voie à l'étude du latin tardif dans son devenir réel. Du côté du latin tardif et altimédiéval, l'enseignement pourrait s'inscrire dans cette logique de la dynamique interne d'une langue. A ce compte l'apprentissage des paradigmes verbaux et du vocabulaire pourrait s'appuyer fortement sur la grammaire diachronique des langues romanes puisque, pendant un temps, paradigmes et vocabulaire, ont été en interférence constante entre écrit et oral. Il serait, en particulier, dommage d'enseigner le lexique du latin médiéval sans associer aux lexèmes non seulement les traductions modernes, mais aussi, dans une mesure raisonnable, le devenir roman (au moins médiéval) de ces mots.

5. ABBREVIATIONS

HL : *High Level* (langue de registre soutenu, éventuellement archaïsant).

LL : *Low Level* (langue de registre moins surveillé, éventuellement innovant).

LPC : Latin Parlé Classique (-200 à +200) ;

LPT1 : (Latin Parlé Tardif de phase 1 (Latin Parlé impérial, III^e-V^e siècles) ;

LPT2 : Latin Parlé Tardif de phase 2 (Latin Parlé mérovingien [en Gaule du Nord], VI^e-VII^e s.) ;

PF : Protofrançais (VIII^e s.) ;

AFC : Ancien Français Classique (IX^e-XIII^e s.) ;

AFT : Ancien Français Tardif (XIV^e-XV^e s.) ;

6. REFERENCES

ALDANA GARCIA MJ, 1995, *La estructura narrativa del memoriale sanctorum de san Eulógio, Libros I-III*, Cordoue.

BANNIARD M., 1989, *Genèse culturelle de l'Europe V^e - VIII^e s.*, Paris.

---, 1992, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris.

---, 1993, *Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie*, in *BSL*, t. 88, p. 139-162.

---, 1995, *Latin tardif et latin mérovingien : communication et modèles langagiers*, in *Revue des Etudes Latines*, t. 73, 1995, 213-230.

---, 1997, *Du latin aux langues romanes*, Paris.

---, 1999, *La genèse des langues romanes (III^e-VIII^e s.) : quelques débats récents de méthodologie et de chronologie.*, in H. DEBAX (éd.), *Mélanges P. Bonnassie*, Toulouse, p. 11-26.

---, XXXX, *Quelques exemples de compromis morphologiques au VIII^e s. en Francia*, in M. Mostert (éd.), *Actes du colloque Literacy/ Illiteracy, Utrecht, 1999*, à paraître.

BÜHRER-THIERRY G., 1999, *L'Europe carolingienne. 714-888*, Paris.

CAZALS Y., 1998, *Les voix du peuple. Verbum Dei, Le bilinguisme latin-langue*

vulgaire au Moyen Age, Paris.

CHAMBON JP, 1997, *L'héritage scientifique de G. Straka*, in *Orbis*, t. 00, p. 00-00.

1998a, *Compte-rendu de M. BANNIARD, Viva voce*, in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris (BSL)*, t. 93, p. 191-198.

1998b, *Compte rendu de G. JOLY, Phonétique historique du français*, in *BSL*, t. 93, p. 199-201.

CHOMSKY N., 1986, *Knowledge of language : its nature, origin and use*, New-York .

DE LA CHAUSSEE F., 1977, *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*, Paris.

DIAZ Y DIAZ MC, 1992, *El latin de Espana en el siglo VII. Lengua y escritura segun los textos documentales*, in J. FONTAINE, JN. HILLGARTH, *L'Europe au VII^e siècle : changement et continuité*, Londres, p. 25-40.

---, 1998, *La transicion del latin al romance en perspectiva hispana*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione*, p. 155-172.

FONTAINE J., 1992, *Préface à Viva voce*.

---, 1993, *Sulpice sévère, témoin de la communication orale en latin à la fin du IV^e siècle gallo-romain, La communication en Gaule au temps de Sulpice Sévère*, in M. BANNIARD (éd.), *La voix et l'écriture, Médiévales*, t. 25, p. 17-32.

GONZALEZ MUÑOZ F., 1996, *Latinidad Mozárabe, Estudios sobre el latín de Albaro de Cordoba*, La Coruña.

HEINZELMANN M., *Gregor von Tours (538-594). "Zehn Bücher Geschichte". Historiographie und Gesellschaftskonzept im 6 Jahrhundert*, Darmstadt.

HERMAN J., 1992, *Sur quelques aspects du latin mérovingien : langue écrite et langue parlée*, in M. ILIESCU ET W. MAXGUT (éd.), *Latin vulgaire-latin tardif III*, Tübingen, 173-186.

---, 1995, *Les ardoises wisigothiques et le problème de la différenciation territoriale du latin*, in L. CALLEBAT (éd.), *Latin vulgaire, latin tardif IV*, p. 63-76.

---, 1996, *The End of the History of Latin*, in *Romance Philology*, t. 49/4, p. 364-382.

---, 1998, *La chronologie de la transition, un essai*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tübingen, p. 5-26.

JOLY G., 1995, *Précis de phonétique historique du français*, Paris.

LEBECQ S., 1990, *Les origines franques*, Paris.

LE JAN R., 1996, *Histoire de France, Origine et premier essor. 480-1180*, Paris.

MERDRIGNAC B., MARTIN H., 1999, *Culture et société dans l'Occident médiéval*, Paris.

MC KITTERICK R., 1989, *The Carolingian and the written Word*, Cambridge.

---, 1999, *Die karolingische Renovatio*, in C. STIEGEMANN, M. WEMHOFF (éd.), *799, Kunst und Kultur der Karolingerzeit, Karl der Grosse und Papst Leo III in Paderborn*, t. 1, Mayence, p. 668-685.

LABOV W., 1976, *Sociolinguistique*, Paris.

---, 1978, *Le parler ordinaire. La langue des ghettos noirs américains*, Paris.

LÜDTKE H., 1995, *Les étapes du déclin de la flexion nominale latine*, in L. CALLEBAT (éd.), *Latin vulgaire, Latin tardif IV*, Hildesheim-Zürich-New-York, p. 403-411.

PERRET M., 1998, *Introduction à l'histoire de la langue française*, Paris.

PINKER S., 1998, *The Language Instinct*, London.

REICHENKRON G., 1965, *Historische Latein-Altromanische Grammatik, I Teil: Das sogenannte Vulgärlatein und das Wesen der Romanisierung*, Wiesbaden.

RICHTER M., 1976, *Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter*, in *Historische Zeitschrift*, t. 222, p. 43-80.

---, 1983, *A quelle époque a-t-on cessé de parler latin ? A propos d'une question mal posée*, in *Annales ESC*, t. 38, p. 439-448.

---, 1994, *The Formation of the Medieval West. Studies in the oral Culture of the Barbarians*, Dublin.

STEFENELLI A., 1998, *La base lexicale des langues romanes*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione*, p. 53-65.

M. SOT, JP BOUDET, A. GUERREAU-JALABERT, 1997, *Histoire culturelle de la France*, t. 1, *Le Moyen Age*, Paris.

TRUDGILL P., 1991, *Sociolinguistics : an introduction to language and society*, London.

UYTFANGHE VAN M., 1976, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français*, in *Romanica Gandensia*, t. 16 p. 5-89.

---, 1991, *The Consciousness of a linguistic Dichotomy (Latin-Romance) in Carolingian Gaul : the Contradictions of the Sources and of their Interpretation*, in R. WRIGHT (éd.), *Latin and the romance Languages.*, p. 114-129.

---, 1994, *La Bible et l'instruction des laïcs à l'époque mérovingienne : des témoignages textuels à une approche langagière de la question*, in *Sacris erudiri*, t. 34, p. 67-123.

---, 1996, *L'origine, l'essor et les fonctions du culte des saints. Quelques repères sur un débat ouvert*, in *Cassiodorus*, t. 2, p. 143-196.

___, 1998, *Le remploi dans l'hagiographie : une "loi du genre" qui étouffe l'originalité ?*, in *Settimana 46*, p. 369-411.

WOOD I., CHRYSOS E. (éd.), 1999, *East and West : Modes of Communication : Proceedings of the First Plenary conference at Merida, Leyde-Boston-Koln*.

WRIGHT R., 1982, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool.

---, (éd.), 1991, *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres/ New-York.

---, 1993, *Complex Monolingualism in Early Romance*, in *Linguistic Perspectives on Romance Languages*, W.J. ASHBY ET M. MITHUN (éd.), Amsterdam/ Philadelphia, 378-387.

---, 1995, *L'ensemble latino-roman du septième siècle*, in L. CALLEBAT (éd.) *Latin vulgaire, latin tardif IV*, Hildesheim-Zurich-New York, 103-112.

---, 1997, *Translation between Latin and Romance in the Early Middle Ages*, in J. BEER (éd.), *Translation. Theory and Practice in the Middle Ages*, Western Michigan University, Kalamazoo. p. 7-31.

---, 1998, *Il latino : da madrelingua a lingua straniera*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione...*, p. 77-85.

ZAMBONI A., 1998a, *Cambiamento di lingua o cambiamento di sistema ? Per un bilancio cronologico della transizione*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione*, p. 99-127.

---, 1998b *Dal latino tardo agli albori romanzi : dinamiche linguistiche della transizione*, in *Settimana 45*, Spolète, p. 619-698.

ZINK G., 1986, *Phonétique historique du français*, Paris.